



SOCIÉTÉ DU ROMAN POLICIER DE SAINT-PACÔME
PRIX DE LA RIVIÈRE OUELLE 2010
NOUVELLES POLICIÈRES CATÉGORIE SENIOR

3^e PRIX

LILAS

GINETTE BERNATCHEZ

CHARNY

SÉBASTIEN

« Le saumon ne s'attrape pas au lasso », récite la gamine, ses yeux éteints fixés sur moi. Une phrase sans queue ni tête capturée au vol. À la télé ou au dans la rue, allez savoir. Depuis que je la connais, on ne peut rien en tirer d'autre. Sa cervelle a gardé l'empreinte de ces mots comme des traces de pas sur le sable humide d'une plage. Lilas me dit que la prochaine marée effacera tout. Et que le hasard fournira à sa fille un nouveau mantra à ânonner.

Le hasard! Ouais... Il m'a conduit vers Lilas, mais si je suis ici aujourd'hui, la gueule dans la glaise, je ne peux m'en prendre qu'à moi.

« Va chercher Lilas, ta maman, je dis. Va chercher quelqu'un! Bouge-toi de là. Cours!

« Le saumon ne s'attrape pas au lasso », répète la petite, dressée sur ses deux cannes rachitiques, qui s'enfoncent dans la terre grasse de la berge comme des piquets de tente.

Aussi bien regarder les choses en face, cette enfant ne me sera d'aucun secours. Et comment pourrais-je faire confiance au vieux sur qui je viens de bûcher? Et si le bonhomme disait la vérité, je devrais admettre que Lilas m'a menti...

En me vidangeant goutte à goutte de mon sang, il me semble déjà visionner le navet de ma vie.

J'ai rencontré Lilas à la fin du mois de juin, au bar de l'hôtel La Karafe à Saint-Crépin. J'avais l'intention de passer la fin de semaine chez ma sœur – Hélène possède un chalet dans ce coin – mais je suis tombé en panne au croisement de la rue Commerciale et du rang des Pruniers. Problème de transmission, apparemment. Enfin, des ennuis mécaniques auxquels le garagiste du village ne pourrait s'attaquer que le lundi matin. Ma sœur ne m'attendait pas et j'ai considéré l'idée de rester à Saint-Crépin pour la nuit. Personne ne m'attendait nulle part, alors niaiser ici ou ailleurs... Et puis, j'avais envie d'une bière.

Une dépanneuse bringuebalante a remorqué mon *pick-up* jusqu'au garage et le sosie de Jerry Boulet assis au volant m'a ensuite déposé à l'hôtel. « Vous êtes le monsieur en panne? » m'a demandé la femme à la réception. De toute évidence, la probabilité de rester incognito à Saint-Crépin s'avérait illusoire. L'annonce de mon arrivée parviendrait peut-être aux oreilles de ma sœur grâce au téléphone arabe. J'ai imaginé Hélène au bout du quai, étendue sur une chaise longue, une coupe de rosé à la portée de la main. Je ne souhaitais pas brouiller cette image. J'ai retenu une chambre, avec l'intention de joindre ma sœur le

dimanche matin. J'ai pensé : elle pourra venir me chercher ici et je finirai la fin de semaine chez elle. Ses enfants me manquaient et j'avais envie de profiter du lac auprès de la frangine et de son chum, or je n'étais pas dans l'urgence.

« La vue donne derrière l'hôtel, mais c'est plus tranquille, dit la femme, de toute façon, il ne me reste qu'une chambre. On vient juste de la refaire. » J'ai supposé que la femme de chambre venait de refaire le lit. D'un ton jovial, j'ai demandé : « Est-ce que vous retapez les chambres après le passage de chaque client ? » Sans piper, coiffant ses mentons d'un sourire mou, la maîtresse des lieux, ou du moins celle qui en prenait l'air, m'a tendu la clé d'un geste brusque. J'ai compris que saint Crépin n'était pas le patron de l'humour.

Une affiche punaisée sur le mur derrière le comptoir annonçait, pour ce soir-là, un groupe hommage à John Denver. Tout compte fait, la soirée laissait peut-être entrevoir quelques possibilités. Mais la femme a rapidement coulé mon radeau. « Le show est annulé, elle a dit, le chanteur est mort. » Ça sonnait comme : « Le pique-nique est reporté à cause de la pluie ». Je n'ai rien ajouté et j'ai pris le chemin du bar sans attendre mon reste.

Le bar. Il était vingt heures et les clients arboraient déjà l'air hagard du *last call*. Juché sur un tabouret bancal, j'ai contemplé l'absence de spectacle en déprimant. Tout le monde fumait. Entre deux quintes de toux, j'ai fini par m'adapter à une atmosphère qui, dans mon esprit, datait au moins du dernier millénaire. Dans un coin de la salle, sur une scène à peine plus élevée que la première marche d'un escabeau, une couronne de fleurs adossée à une croix de bois évoquait les bornes de mémoire que l'on croise trop souvent sur les routes secondaires. Le chanteur s'était-il électrocuté sur les planches? Le barman aurait pu éclaircir la question, mais il avait filé en direction de la cuisine après m'avoir servi une bière.

Une faune clairsemée, aussi joviale qu'un cortège funèbre, occupait les lieux. Une clientèle qui, de tout d'évidence, ne logeait pas à l'hôtel. Devant moi, un type affublé d'un survêtement, dans lequel il avait probablement dormi la veille, s'échinait sur une machine à sous avide. À une table, deux hommes considéraient leur pichet de bière comme si un poisson rouge flottait à la surface. Une grande perche penchée sur le juke-box étudiait ce que l'appareil avait dans le ventre. D'après ce que j'entendais, j'ai parié sur des succès qui remontaient aussi au dernier millénaire. Près de la porte, trois ados se chamaillaient devant une enfilade de *shooters*. Une femme entre deux âges est sortie des toilettes en pleurant et, dans une complète indifférence, Lilas a fait son entrée.

Elle portait des bottes retroussées, une chemise rose nouée sous la poitrine, façon pirate des Caraïbes, et un jean qu'elle enfilait sans doute étendue sur le lit en s'aidant d'un crochet pour monter la fermeture éclair. Je me suis fait la réflexion qu'elle était venue pour moi. Au village, quelqu'un lui aurait dit : « À La Karafe, il y a un type au bar qui t'attend... » Lorsqu'elle s'est hissée à mes côtés sur un tabouret, j'ai entraperçu sous son chemisier l'écume noire de son soutien-gorge. Ragailardi, j'y ai décelé le signe avant-coureur d'une nuit blanche. Qui sait?

Côté sentimental, je suis marqué d'une tare génétique. Une forme commune de crétinisme qui condamne celui qui en est atteint à répéter les mêmes erreurs sans en tirer la moindre leçon. Un beau matin, je me réveille, j'ouvre les yeux, mon bras procède à la reconnaissance de la plaine glacée qui m'entoure : personne. Je soupire tout fin seul dans mon lit. Plus de monts et merveilles. La dixième femme de ma vie a disparu. Avec mon cœur, mon argent, mon portable ou mon chien...

Ce soir-là, déjà envoûté par la colombe qui lissait ses plumes dans la pénombre, j'anticipais tristement le petit matin où elle m'abandonnerait.

En cela, je me trompais royalement. Car pour une fois, c'est moi qui aurais envie de filer ventre à terre. Juste un peu trop tard...

Histoire de briser la glace, j'ai interrogé la fille au sujet de la mort du chanteur. Elle s'est mordu la lèvre tout en baissant la tête. Comme un rideau que l'on tire, ses cheveux ambrés ont glissé doucement sur son visage étroit. J'ai eu envie de les repousser tout aussi doucement, mais je ne connaissais même pas son nom. « Noyé », elle a dit.

– Quoi?

– Il s'est noyé.

J'ai pensé à une fête qui avait mal tourné. Triste, mais... Aussi bien pronostiquer sur l'issue de « ma » soirée.

– Et tu t'appelles?

– Lilas.

– Lilas, voyez-vous ça.

Lorsque je lui ai demandé ce qu'elle voulait boire, la petite fleur bleue qui sommeille en moi s'est réveillée en sursaut en se frottant les yeux.

Un verre, deux verres et, à rebours, Lilas a commencé à feuilleter les pages de son histoire. Vingt-six ans. Tiens, tout comme moi. Un emploi occasionnel à l'usine de plastique, une fille de cinq ans surnommée Cocotte. Pas futée la Cocotte... Une maison mobile achetée avec l'argent de l'assurance. L'assurance? Oh! un bête accident de voiture qu'il valait mieux oublier. Un troisième verre a mené au quatrième et à son adolescence cahin-caha. Dans un trou comme Saint-Crépin, tu vois... J'ai bien vu. Une orchidée au milieu des pissenlits, oui. Une autre bière. On ne les comptait plus. Son enfance... Je ne voulais pas savoir... Mais, si! Mais, si! Je voulais savoir. L'enfer! Les coups, la promiscuité, la misère. Du déjà-vu, du déjà-entendu. Quand même. Et son père. Ah! lui... Elle a froncé les sourcils. J'ai tressailli au vacarme silencieux qui montait en elle. Et maintenant? Une famille peau de chagrin réduite à un grand-père. Chez qui Cocotte passait la nuit d'ailleurs. Tiens donc...

Le lendemain matin, mon index traçait des lettres dans le dos de Lilas. AMOUR. Un rayon de soleil semblait jouer avec nous dans les ramures hypnotiques du tapis. Elle devait partir. Récupérer sa fille. Bien sûr. Je comprenais tout cela. Assise sur le lit, s'adressant à son poudrier plus qu'à moi, Lilas sondait mes intentions. Moi, je croyais connaître les siennes. Je lui ai dit : « Maintenant, tu dois faire comme si... comme si j'étais là pour toujours. Juste pour toi. Et ta fille. » J'ai posé sa petite patte blanche sur ma poitrine et j'ai ajouté : « Désormais, vous logez là. »

Lilas a remonté son jean en inspirant, renoué son chemisier en expirant et remis ses bottes en souriant. Elle a hissé sur son épaule un sac aux dimensions d'un deux et demi et elle est partie. Comme celui du chat de Cheshire, son sourire a flotté dans l'air quelques secondes. J'ai couru à la fenêtre. Le nez encadré par les draperies caoutchouteuses, je l'ai regardée traverser le stationnement en direction de son auto. Mû par une sorte de pédalier parfaitement huilé, son petit cul politiquement incorrect glissait vers la gauche, basculait à droite. À son insu, j'ai adressé un baiser à la nouvelle femme de ma vie. Ses talons hauts piétinaient déjà mon champ de vision. J'étais à nouveau aveugle et amoureux.

Quand je me suis dirigé vers le téléphone, j'ai remarqué les tentatives de rajeunissement du décor. Un couvre-lit flambant neuf, un tapis tout propre fleurant la colle. J'ai composé le numéro de ma sœur, une vague odeur de peinture fraîche traînait dans l'air. La réceptionniste ne m'avait pas menti. La chambre avait bien été refaite.





HÉLÈNE

Je possède un vieux chalet trapu à Saint-Crépin-du-Lac. Deux ou trois fois par été, mon frère me rend visite. À l'occasion, Sébastien se pointe seul, mais la plupart du temps, il souhaite me présenter une fille. Une grande bringue pendue à son cou ou une petite boulotte pendue à son bras. Cajoleuses et amusantes, elles animent la conversation. Déclenchent le rire. Gagnent notre sympathie en s'intéressant aux enfants. Pourtant, au fil des échanges, je remarque souvent leur côté calculateur. Au fond de leurs yeux cernés, j'entrevois le versant sombre et épineux de ces filles. Sous prétexte qu'elles ont pâti de l'injustice de l'un ou subi les abus de l'autre, on dirait qu'elles ont envie de renvoyer les menus cadeaux que la vie leur offre. Et je connais bien le nom de celui qui devra absorber les frais d'expédition, mais allez donc raisonner un type amoureux.

Jusqu'au décès de maman, à la maison, Sébastien occupait le territoire de la masculinité protectrice. Drapé dans sa cape de superhéros, il a affronté d'honnêtes proprios qui réclamaient leur dû et des créanciers véreux qui osaient proposer des remboursements en nature à sa mère. Il a évincé de présumés fiancés indésirables et encaissé les coups de véritables casse-pieds. Loyal, comblé par sa propre naïveté, il n'a jamais remis en doute la conduite malsaine de notre mère. Lorsque nous l'avons perdue, avalée comme une bouchée de pain par un cancer vorace, j'ai cru que mon frère – beau garçon, franc et intelligent – pourrait enfin se façonner une vie moins compliquée auprès d'une chouette fille. Hélas! cet indécrottable redresseur de torts se balade avec un poisson accroché dans le dos. Bref, voilà le genre d'homme qu'il est.

Ce dimanche, après son coup de fil, je suis allée le chercher à Saint-Crépin. Je l'ai retrouvé au casse-croûte Chez Ginette, attablé devant ce qu'on ne pouvait guère qualifier de « petit » déjeuner. La veille de Noël, il avait été largué par sa dernière copine et depuis, il vivait pleinement son carême à grand renfort de bière et de mauvaise télé. Afin de lui remonter le moral, je lui assénais les formules de circonstance. « C'est peut-être un mal pour un bien... Ce n'était pas ta tienne... Il y en a une pour toi quelque part... Une de perdue... » Enfin, vous voyez le genre. J'avais de la difficulté à me montrer convaincante, car je me demandais si je ne devrais pas tout simplement le secouer. « Tu ne signifiais rien pour cette fille. Elle t'a roulé dans la farine. Tu ne sais pas y faire. Laisse-moi t'organiser un rendez-vous avec l'une de

mes amies... » Je suis persuadée qu'il figure parmi ceux qui bénéficieraient d'une union arrangée. Or, ce jour-là, son humeur de médaillé d'or trahissait le passage inattendu de Cupidon.

Espérant un miracle, j'ai étouffé ma première pensée : et voilà, c'est reparti! Après tout, il est statistiquement possible qu'il tombe un jour sur le bon numéro et maman nous a tout de même légué un optimisme de commande qui nous propulse vers l'avant, même si j'éprouve l'impression que celui de mon frère tient du *Slinky*.

J'ai dit : « Fabuleux, ce petit déjeuner! Je vois que tu as retrouvé l'appétit. Toi, tu as rencontré quelqu'un... »

Mais, il semblait étrangement mystérieux et il s'est dérobé à la plupart de mes questions. Je suis parfois un peu trop prompt dans mes jugements, j'ai donc supposé qu'il n'avait pas envie de me parler tout de suite de son nouveau tremblement de cœur. Or, quand le séisme atteint une magnitude de 8,5 sur l'échelle de Richter, l'impact se mesure à l'œil nu. En fait, il m'apprendrait plus tard qu'il avait préféré se taire au sujet de sa nuit à l'hôtel. J'avais répondu : « Bon sang, Seb, t'es un homme, tu couches où tu veux. »

En dépit de ma curiosité, je n'ai plus évoqué ses amours et nous avons pris le chemin du chalet après un dernier café. Depuis le début de l'été, il avait à peine plu et nous comptons toujours sur quelque gros orage en gestation pour rafraîchir l'atmosphère. La poussière collait aux enfants comme à une sucette pouléchée et ils aspiraient des *Mr Freeze* du matin au soir. Dès son arrivée, Sébastien les a secoués de leur torpeur. Il est allé nager avec eux et dans l'après-midi, avec l'aide de mon mari, il a entrepris la construction d'un radeau surréaliste qu'ils ont amarré au quai. En soirée, mon chum est reparti en ville. J'ai joué aux cartes en compagnie des deux plus jeunes et, avec l'aîné, Sébastien s'est affairé à tirer les plans d'une piste d'hébertisme. Heureux. Voilà ce qu'il était, tout simplement. Ce que je constatais me plaisait, forcément, mais je crevais d'envie d'en apprendre davantage. Le lendemain midi, je l'ai ramené au village afin qu'il récupère son *pick-up*. En partant, il m'a dit : « J'ai bien quelqu'un à te présenter, petite fouine chérie, mais tu devras attendre jusqu'à la semaine prochaine. » Tiens, tiens... La chatte était sortie du sac.

Le dimanche suivant, nous avons rencontré Lilas. Quelle surprise! Elle ne me plaisait pas... J'ai pensé : il a fait cloner la dernière. Ou l'avant-dernière... J'ai décoché un regard à mon mari, qui a haussé les épaules, l'air de dire : c'est incurable. La voix de cette fille prenait les modulations dolentes de celles qui l'avaient précédée et je n'aimais pas sa façon de me regarder. Des ceillades meurtries, un peu comme si je lui avais

chipé la première place à l'école en trichant. Je me disais, Sébastien devra en ramer un coup pour lui offrir ce qu'elle n'a pas reçu. Mais je n'y étais pas. Mais pas du tout! Et ce que j'ai d'abord pris pour de l'envie siégeait bien au-delà de ce sentiment malveillant.

Sébastien passait désormais toutes ses fins de semaine à Saint-Crépin, pourtant nous ne le voyions plus que le temps d'une bière ou d'un café. Le dimanche soir, il jetait l'ancre une petite demi-heure au bout de la table, au moment où j'épluchais, éminçais et faisais cuire des cageots de fruits et de légumes en prévision des jours froids. Mon frère causait plomberie, électricité, bricolage ou jardinage. Autant de corvées qu'il s'infligeait afin d'augmenter la valeur marchande de la maison mobile de Lilas. À cette époque, il souhaitait la persuader de s'installer chez lui. Il croyait qu'en tirant un bon prix de la roulotte, Lilas accepterait facilement de quitter Saint-Crépin.

Qu'est-ce qu'il m'a chauffé les oreilles avec son chauffe-eau et son chauffage d'appoint. Néanmoins, je redoublais de patience à son égard, car entre des problèmes d'entrée d'eau et d'entrée électrique, il me sortait toujours une anecdote pathétique à propos de Lilas. Et je voulais en apprendre davantage sur cette fille. Après tout, elle était entrée dans la famille. Mine de rien, je lançais des questions anodines et, de fil en aiguille, les histoires miteuses de Sébastien ont dévié vers le sordide.

Holà! Stop! Faut pas croire que je prenais plaisir à me faire raconter par le menu les épreuves d'épouvante qu'avait endurées Lilas. Mais je suis incapable de rester sourde aux avertissements prémonitoires de mon petit doigt. Lequel ne me prodigue que des conseils avisés. Et ce fin finaud d'auriculaire enregistrait plusieurs incohérences dans les récits malodorants de mon frère. « Seb, excuse-moi, mais pour avoir toujours vécu ici, Lilas connaît bien peu les habitants de Saint-Crépin, non? Seb, excuse-moi, mais Lilas m'a dit avoir trois frères et deux sœurs, non le contraire. Seb, excuse-moi, mais le père de Cocotte... »

« Tu ne l'aimes pas! Si tu savais... Tu ne l'aimes pas! Si tu pouvais comprendre... Tu ne l'aimes pas! Si tu l'entendais... » Voilà tout ce que je récoltais. J'ai donc cessé de tirer sur tous les petits bouts de fil qui dépassaient des histoires de Sébastien. La dinde se farcit avec du riz et la tête de mon frère avec des menteries.

Pourtant, lorsqu'il m'a révélé que Lilas avait été abusée et violée par son père, j'y ai cru. J'ai pensé : si ça trouve, c'est lui le père de la petite. Des drames de ce genre ont mûri dans bien des arbres généalogiques. J'ai même tenté de voir les choses avec les yeux de Sébastien. Mais jamais, je peux le jurer, jamais je n'ai soupçonné que mon frère s'en prendrait physiquement à un homme. D'ailleurs, j'essaie de me

représenter Sébastien en train d'agresser quelqu'un et je n'y arrive pas. Malgré que... Il commençait à m'inquiéter un peu. Je lui ai dit : « Seb, tu peux soutenir Lilas, du reste, tu dois l'aider, mais elle est tenue d'avoir recours à la justice. Elle ne peut pas ruminer, comme ça, des projets de vengeance. » À bien y penser, tout cela sentait très mauvais.

Puis, un samedi soir, il est venu au chalet afin de me demander de garder Cocotte. Et j'ai refusé. Lilas avait envie de passer du bon temps à La Karafe. On y donnait une soirée karaoké, je crois. En fait, Lilas commençait déjà à trouver Sébastien trop casanier. J'ai dit : « Et son grand-père ? » Mais Sébastien s'est montré vague. J'avais vu cette enfant une seule fois et, sincèrement, elle me pétrifiait. Je me serais occupée d'elle un après-midi, pas toute une nuit. Je m'en suis voulu, d'autant que la semaine suivante, Seb n'est pas passé au chalet avant de retourner en ville, il en avait pourtant pris l'habitude. Mais mon frère ne se montre jamais de mauvaise humeur très longtemps. Et j'ai attendu qu'il cesse de bouder.

Jusqu'à ce que je croise cette femme à l'épicerie de Saint-Crépin. Elle me précédait dans la file de la caisse et, tandis qu'elle rangeait son portefeuille, elle y est allée d'une déconcertante volte-face pour me balancer un conseil : « Dites à votre frère de laisser tomber Lilas. Ça vaudrait mieux pour lui. » Et, réalisant que son avertissement sonnait comme une menace, elle a ajouté : « Un paquet de troubles, cette fille! » Je n'ai pas eu le temps de répliquer, enfin, disons plutôt que je n'ai pas su. Paumes tendues, avec un point d'interrogation dans l'œil, je me suis tournée vers la caissière qui, après avoir déposé mes bananes sur le plateau de la balance, m'a dit : « C'est la patronne de La Karafe. Elle connaît tout le monde ici. »

De retour à la maison, j'ai bien tenté de joindre Sébastien au téléphone. Peine perdue. Je lui ai laissé un message demandant de me rappeler. Mais ce sont les policiers qui m'ont donné de ses nouvelles. Ils m'ont également appris que cette Lilas, qui accuse tout juste vingt et un ans, avait pris la poudre d'escampette en « oubliant » sa fille. Merde! « Vingt et un ans? » j'ai dit.



LA PROPRIÉTAIRE DE L'HÔTEL

Ah! La Karafe... Cet hôtel-là, je l'ai hérité de mon père en 1986. Croyant qu'il s'écrivait de cette façon, il avait orthographié le mot carafe avec un K. Maintenant, le nom se rapproche d'une fantaisie au goût du jour. Papa avait quitté l'école à douze ans, mais il possédait un

sens inné des affaires. Lorsque je suis devenue propriétaire, j'ai réalisé rapidement que les bonnes années de l'entreprise me tournaient le dos. À une certaine époque, le *bed and breakfast* de Momo recevait notre trop-plein de clientèle et c'était diguidou pour tout le monde. Mais Momo est mort en 90 et son fils a laissé tomber le commerce de son père. Sa femme lui a dit : « Si tu penses que je vais marcher dans les traces ta mère et torcher pour des étrangers... » Mais, aujourd'hui, le village compte une douzaine de « couette et café ». Excusez du peu! Et je ne vous parle pas du motel malpropre qui attire les touristes sur Internet. Ah! je tire encore mon épingle du jeu en tablant sur les fonctionnaires en service commandé, les gros bonnets de l'usine de plastique, des employés du câble ou de l'Hydro. J'ai six chambres à louer et le bar fait rouler l'hôtel. On ne pleurera jamais l'extinction des sôulons hein? Je fais aussi traiteuse pour les mariages, les enterrements...

À la mort de mon père, j'ai engagé un couple. Un barman homme de peine et une cuisinière femme de chambre : Mona et Phil. Ah! Ça me crève le cœur de parler d'eux. Ce sont les parents du petit Louis, le chanteur qu'on a retrouvé dans la salle de bain de la 6. Sa mère l'a découvert au fond de la baignoire, les poignets tranchés. Pensez donc, dix-huit ans! Je lui ai dit : « Mona, je vais refaire la chambre! » même si Louis n'avait pas vraiment causé de dégâts. Elle doit y remettre les pieds chaque jour dans cette maudite chambre-là. J'suis pas une sans-cœur. J'ai laissé Phil installer une couronne de fleurs sur le *stage*. Mais j'ai dû lui demander de l'enlever. La vie continue. On organise un karaoké le troisième samedi du mois. La soirée électro au commencement d'août. Et la semaine prochaine, on attend Stevie Steven et son orchestre. C'est triste tout ça, mais j'tiens pas un funérarium.

Mona et Phil avaient un bon petit gars. Chantait bien à part ça. Un peu trop sensible... avait hérité ça de sa mère, mais jamais causé de problème à ses parents, jusqu'à ce qu'il rencontre cette Lilas. Ben sûr, qu'il s'est suicidé! Je n'insinue rien. Mais, quelqu'un peut te planter un couteau dans le ventre ou une idée dans la tête et les conséquences seront les mêmes. Avant de lui donner son bleu, paraît que Lilas lui aurait raconté des choses... Mais quoi? Mona et Phil ne veulent rien savoir des ragots. Même qu'ils parlent encore à Lilas, comme si rien n'était arrivé. Mais moi là... Moi! J'peux pas la blairer la ptite maudite! J'ai pas dit que je l'avais barrée de l'hôtel. Si je barrais de mon commerce tous ceux dont je n'aime pas la face, il vaudrait mieux que je mette la clé dans la porte tout de suite. C'est une cliente. Les clients, la famille, on ne les choisit pas, on s'en accommode. J'tiens pas un club privé pour les richards.

Lilas s'est installée au village à la fin de l'hiver. Le fils de Momo lui loue sa vieille roulotte pour des peanuts. Ben non! C'est pas une fille du coin. Jamais dans cent ans. Et la maison mobile ne lui appartient pas. Parlant de ça, ça fait bien rire le fils de Momo quand il voit mon autre là, Sébastien? Sébastien oui, quand il le voit faire des allers et retours entre la quincaillerie et sa roulotte toutes les fins de semaine. Un robinet, un thermostat, un bout de tuyau, des planches, de la peinture... Le fils de Momo a bien averti Lilas, il lui a dit : « Pas question que je débourse un sou pour ton chantier. » Lilas, elle s'en fout, qui a payé pour ça d'après vous?

Celle qui est à plaindre, c'est sa fille. Lilas l'a amenée ici une fois, lorsqu'elle frayait avec Louis. Elle a demandé à Mona de s'en occuper une heure ou deux. J'étais furieuse. Me faire passer une petite vite comme ça... J'ai dit à Mona : « J'tiens pas une garderie. » Mona avait donné une corde à danser à la petite. Elle avait pêché ça dans la boîte des objets perdus. Une corde à danser! Pff, si je vous disais sur quoi on tombe en nettoyant les chambres... Mona a essayé d'apprendre à la petite à s'en servir. Que Mona puisse encore sauter à la corde à son âge, ça m'a épatée. Avec la petite, inutile d'y penser. Elle est aussi réveillée qu'un bibelot de salon. Mais, elle a retenu le début de la comptine. Quelle comptine? Celle que toutes les petites filles du village chantent en dansant à la corde. On l'apprend dans la cour d'école. À Saint-Crépin en tout cas.

Le saumon ne s'attrape pas au lasso

Le cochon ne mange pas de gâteau

Le bourdon ne gémit pas comme un veau

Dernièrement, j'ai commencé à garder un œil sur Lilas. Un soir, je lui ai dit : « Quand tu traînes ici toi, qui est-ce qui s'occupe de ta fille? » Elle m'a répondu : « Son grand-père » Hé! J'ai peut-être la silhouette d'un nain de jardin, mais j'm'appelle pas Simplette. J'ai lancé ma petite enquête. Ces dernières années, Saint-Crépin s'est pas mal dépeuplé. Les jeunes partent, quelques-uns reviennent. Faudrait pas croire que j'connais la descendance de tout le monde. Seulement, un grand-père sans grand-mère, le père ou le beau-père d'une Lilas... Ça me dit rien...

À moins que ce soit l'espèce d'ours mal léché qui a emménagé dans le chalet de Criquet. Un chalet. Un hangar, oui. D'où vient-il ce bonhomme-là? Pfff! Personne ne le sait. Il se montre au village une fois par quinze jours, histoire de renouveler ses provisions. Paye toujours en argent. Un air de beu. Me semble oui, qu'il s'occuperait d'une petite fille... Ici, les gens l'appellent l'ermite. Je n'ai rien contre les ermites. Mais j'tiens pas un ermitage.

Parlant de ça, je me demande ce que Criquet est devenu?

Enfin, peu importe, je vais vous dire ce que je pense : la petite de Lilas, elle se garde toute seule. Et moi, j'ai agi selon ma conscience. J'ai dénoncé sa mère à la DPJ.

Hein? Vous me dites que Lilas s'appelle Lina! M'étonne pas. N'importe quoi pour se rendre intéressante.



L'ERMITE

Lina? Moi je l'ai connue sous son vrai nom et je l'ai toujours appelée ainsi. Lilas, c'est le prénom de sa fille. Encore que... pour ce que j'en sais. Lina aligne les menteries au même rythme que les bouteilles vides. Je croyais l'avoir semée en déposant mes valises à Saint-Crépin. C'était mal la connaître.

Notre histoire? Hum... ça date de la naissance de sa fille. Enfin, quelques mois après, je dirais cinq ans. À Montréal. Lina créchait dans un trois et demi aux murs crevés par les locataires précédents. Son appartement avoisinait directement le bar où je travaillais. Elle venait y faire une saucette dans l'après-midi. Puis, la plupart du temps, elle remettait ça en soirée. Elle avait mis au monde un bébé minuscule que j'ai bercé plus souvent qu'à mon tour entre mes deux grosses pattes d'ours. Elle disait : « J'en profite pendant que le bébé dort. » Or, quand il prenait à Lina l'envie de biberonner, le bébé dormait pas toujours. Parfois, en dépit du bruit de fond qui montait dans la salle comme une nuée d'insectes, je l'entendais pleurer. L'après-midi surtout, lorsque les rares clients somnolaient devant leur verre. Le soir, j'imagine que ses cris dérangent uniquement les coquerelles. Je disais : « Lina, retourne chez toi. » Et elle me répondait : « Quand je suis ici, le bébé ne court aucun danger. » Et à ce moment-là, franchement, je pense qu'elle disait vrai.

Puis, elle s'est mise à me *cruiser*. Vous l'avez vue? Vous me voyez? Voilà, cherchez l'erreur. Une panse de bière qui projette de l'ombre sur mes chaussures. Un crâne dégarni. Pas joliment comme une boule de billard à part ça, plutôt comme un dessous de bras en friche. Et mon âge... Au moins deux fois et demie le sien. Honnêtement, c'est la seule chose qui me chicotait. Et encore... J'entrevois qu'un petit souci, probablement parce que j'ai une fille dans la vingtaine quelque part dans la nature.

Tut tut tut... N'y pensez même pas. Lina et ma fille font bel et bien deux. Hé! Je respecte certains principes quand même.

J'ai pris l'habitude de coucher chez Lina de temps en temps. Puis, j'ai largué ma bonne femme. J'aime pas les situations ambiguës. J'ai cru que Lina se cherchait peut-être un père. Je veux dire : un genre de figure de père, pour elle ou pour sa fille. J'allais quand même pas refuser le rôle. Cette fille-là fait gonfler les braguettes, et pas qu'en flattant votre vanité. Ma bonne femme ne s'acoquinerait jamais avec un jeune. Elle a les yeux en face des trous, elle. Quand je l'ai quittée, elle m'a dit : « Jules, Jules, Jules, t'es qu'un gros gnochon! Tu vas finir par me regretter. En attendant, va chier! » Elle avait bien raison. J'suis qu'un gros gnochon.

Lina s'est accrochée à moi aussi solidement que le seuil de sa porte s'accrochait au trottoir. Au début, un vrai rêve! Ouais, ça sonne le réchauffé hein? Un peu comme : il était une fois... Mais, croyez-moi, « ils » ne vécurent pas heureux très longtemps. Lina est devenue chiantie assez vite, merci. Non. Pas chiantie. Méchante! Avaler des bêtises, je pouvais toujours y arriver. J'ai pensé, elle en a bavé un coup, ça fait sortir la vapeur. Et puis quoi? Ça habille la vérité. « Couilles molles! Trou de cul! Gros tas! » On peut répliquer sans laisser de marques sur le corps. « Salope! Enfant de chienne! Soularde! » Ça ressemble à une sorte de joute qui se termine souvent sur le matelas. *Black-out* sur deux boxeurs knock-out.

Je n'ai jamais levé la main sur une femme. Encore moins sur un enfant. Pas comme mon père. J'en tire une certaine fierté, même si je sais qu'à la moindre occasion, la rage du paternel remonte en moi comme un ballon de plage que je tenterais d'immerger à deux mains. Les « primes » qui cherchent la bagarre se repèrent entre eux. Suffit de fréquenter les bons mauvais endroits et de liquider une couple de bières avant. Je me suis souvent jeté dans la mêlée pour un oui, pour un non ou juste pour un peut-être. Malgré cela, quand Lina s'est mise à flirter à gauche et à droite, je me suis cramponné au comptoir du bar. Elle jubilait à l'idée de me faire perdre les pédales, mais tout le monde savait que nous étions accotés et j'ai continué à essuyer mes verres sans broncher. Parfois, le type disait : « Laisse tomber, Lina. » Mais, elle restait là, à jouer la petite cochonne.

Un soir, elle a commencé à raconter que je la tapochais. Que je « vargeais » dessus toutes les nuits! Que je brassais son bébé! Un chausson avec ça? Certains m'ont regardé de travers. Des gars qui, eux, fessaient pourtant réellement sur leur bonne femme à grands coups de pelle. Notez bien que personne n'a demandé à voir ses bleus,



hein? À la fermeture du bar, la bataille a éclaté. J'étais remonté comme un jouet mécanique prêt à traverser la ville sur son élan. Et j'ai salement tapé sur le type qui m'a cherché. Un pauvre épais qui souhaitait surtout se glisser dans le lit de Lina. Fracture du crâne, commotion cérébrale... Bref, paraît que j'ai voulu le tuer. Conclusion : le centre de réadaptation pour lui et le centre de détention pour moi. Tous les deux encabanés pour un bout.

Lina m'a rendu visite en taule, deux ou trois fois. Un jour, elle m'a dit : « J'ai pris le prénom de ma fille : Lilas. Parce qu'on fait qu'une. » Pfff! Quelle niaiserie... Elle aurait pu y penser avant et appeler sa fille Lina. Pour ma part, c'était fini entre nous. Je partageais ma cellule avec un jeune de Saint-Crépin. Criquet. À ma sortie de prison, il m'a offert son chalet, le temps de me retourner. Lui, si ça se trouve, il campe encore derrière les barreaux. Je me suis bien gardé de faire part de mes projets à Lina, mais j'ai dû m'ouvrir la trappe. J'ai dû confier ça à quelqu'un. Forcément, puisqu'elle a rappliqué ici deux semaines après mon installation. On s'est rabiboché en descendant une flasque de gin. Un homme doit tirer son coup de temps en temps. Je me suis dit : calcule tes distances, profite de ce qui passe. Lina a peut-être pris de la maturité. De la maturité mon œil!

Samedi dernier, je suis allé pêcher vers la pointe sud du lac. Depuis qu'elle avait rencontré Sébastien, Lina m'oubliait la fin de semaine. Le jeune avait repris mon rôle et ça faisait mon affaire. Assis sur la berge, la canne à pêche en équilibre sur mon avant-bras, je cognais des clous quand le garçon a retenti à mes côtés, la fille de Lina sur les talons. J'ai pensé : mon p'tit crisse, tu viendras pas m'écoeurer sur mes terres. Je me suis levé et j'ai dit : « Dégage ti-gars! Laisse tomber. » Mais le salaud a frappé le premier. Furieux, qu'il était. Il piochait en aboyant une histoire vaseuse. M'a taxé d'être le père de la petite, puis à travers sa respiration sifflante, j'ai compris qu'il m'attribuait également la paternité de Lina. Ah! Calvaire! J'ai vite su de qui il tenait cette idée de fou, sauf qu'il n'était pas disposé à m'écouter, et encore moins à me croire. Lina lui avait lessivé le ciboulot à l'eau de Javel. Il me maintenait par terre dans la boue, à califourchon sur mon sternum, résolu à m'attendrir la face de ses poings. Je parais les coups maladroitement et j'ai pris peur. En tâtonnant à gauche et à droite, j'ai mis la main sur mon couteau. Et je l'ai piqué. J'ai pas visé, je voulais uniquement me libérer. On peut parler de légitime défense non?

Puis, je me suis hissé sur mes jambes en titubant. La petite de Lina regardait la scène avec autant d'intérêt qu'un documentaire sur les mouches à fruits. Le garçon pressait à deux mains le manche du couteau, enfoncé jusqu'à la garde dans ce que j'espérais être un organe inutile. Il me dévisageait avec des yeux ronds. Je lui ai dit : « Ti-gars, essaie pas de l'enlever, je vais chercher du secours. » Je l'ai planté là avec la petite qui baragouinait un truc de poisson et j'ai attaqué le talus à quatre pattes pour gagner la route.

En ce qui me concerne, l'histoire se termine pas mal ici. Le jeune s'en est tiré. Et le fait de lui avoir porté assistance devrait jouer en ma faveur. J'ai assumé mes responsabilités dans l'affaire. De toute façon, suis vieux et fatigué, en taule, je me sens à l'abri de Lina.

Le père de la petite? Lina m'a jamais dit son nom. Franchement, je pense qu'elle s'en balance. Le jour où je lui ai posé la question, elle m'a répondu : « C'est un homme. Comme toi! »



LINA

À la cafétéria, Lina ronge ses ongles au-dessus d'un gigantesque gobelet de café refroidi. Cocotte est partie avec la travailleuse sociale et Lina ne reverra sa fille que dans un mois. Ou jamais. Si Lina en décide ainsi. Cocotte s'est remplumée depuis qu'elle vit en famille d'accueil. Sa nouvelle maman l'a réveillée de sa torpeur. Lorsqu'elle abandonnait Cocotte, seule à la maison, Lina ne jetait même pas un coup d'œil au fond de sa couchette en rentrant. Il vaut mieux tourner la page sur cette enfant, se dit-elle. Comme elle l'a tournée sur Louis et sur Sébastien.

Lina pense à son père. Jules lui ressemble tellement. Même visage chafouin. Même démarche imposante. Et leur odeur puissante, terreuse, après le sexe. Elle le hait lui aussi. Lorsque son père s'est tué en voiture, il ignorait encore que Lina attendait un enfant de lui. Après l'accident, un policier avait dit à Lina : « Votre père n'a pas souffert. Il est mort sur le coup. » Elle avait voulu crier : « Il aurait dû souffrir! Pour tout ce qu'il m'a fait subir, il devait souffrir! » Mais elle s'est tue, songeant qu'un jour, quelqu'un serait tenu d'acquitter la dette de son père. Jules paierait. Il avait commencé à en baver un coup, et il n'avait pas fini d'en découdre avec Lina. Une justice barbare? Admettons. Qu'est-ce qu'elle connaît d'autre?

